

# l'Éphémère



Numero 16

Decembre 42

## NOËL FRANCISCAIN



**J**e pense à Greccio, doux Saint François d'Assise.  
C'était comme aujourd'hui la veille de Noël.  
Tout était blanc de neige; une lune indécise  
Épandait ses lueurs dans des miroirs de gel.

**P**our la première fois l'on voyait, ô surprise,  
L'âne et le boeuf couchés dans l'ombre de l'autel  
Tu venais de trouver cette pensée exquise !...  
La Crèche commençait son périple éternel.

**E**ntre les mufles noirs le berceau semblait vide.  
Mais tu tendais les mains avec un air avide.  
Tu dis des mots d'aneur gauches et merveilleux.

**E**t tombant à genoux devant l'humble litière,  
Égaré, titubant d'extase, radieux.  
Tu saisis dans tes bras un Enfant de lumière!

Philippe Bigel.

# Vœux aux Commandos

Mieux qu'un maître chanteur en souhaits, nous voudrions être les sorciers qui vous donneraient le bonheur : votre maison votre pays ! Noël 1942 !

Vous rêvez ce soir d'un Noël passé ! Toute votre imagination et toute votre bonne volonté ne suffisent plus à vous illusionner. Dans cette baraque, à cette table ou sur ce lit, vous savez combien l'illusion de la joie est difficile. Les événements vous dépassent; vous n'en n'êtes pas les maîtres. Vous n'osez plus y chercher des raisons de croire et d'espérer.... Cependant nous vous demandons d'espérer et d'être ainsi heureux.... Vœux de Noël 42 !

Et quand vous aurez cette joie d'espérer en vous, nous vous demandons de la répandre, de la crier autour de vous.

Il nous était demandé jadis de sourire dans les difficultés, de rester maîtres de nous-mêmes dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses de notre vie.

C'était là une preuve de notre caractère d'homme. Puissent ces mêmes conseils, répétés et retenus, garder et sauver, en nous, notre caractère d'homme.

Ces lignes ont l'allure de fausses promesses. Maîtrise de soi-même: source de joie et de bonheur ! Notre journal de captivité avait comme dessein de témoigner de ce bonheur, de cette joie, sous toutes ses formes.

Mais bien vite, le bon sens et la sagesse de quelques réflexions nous prouvèrent qu'il était difficile de vous intéresser à ces témoignages expédients de bonheur, alors qu'une fatigue physique pesait sur vos épaules.

Plutôt que nous tenir dans d'inviolables tours d'ivoire, nous avons cherché à vous décrire les travaux et les œuvres de vos camarades. Encouragements et espoir que les récits de la vie au camp et sur les chantiers: vie intellectuelle, sportive, artistique, vie des amicales, des cercles d'études.

A l'intérieur de ces limites, nous avons essayé de développer nos qualités.

Souhaitons qu'à l'avenir, notre journal continue à porter de tels témoignages. Certes il serait impossible de rapporter ici toute votre vie dans ses détails.

... Nous

Qu'il nous soit possible, en d'autres pages que les nôtres, de vous faire connaître de plus en plus toutes les richesses de vos vies de français exilés, qui ont su garder, conserver et développer la maîtrise d'eux mêmes.

Témoignage de nos communautés où vit le courage, témoignage du dévouement, d'une camaraderie: tel voudrait être notre journal.

Tels sont nos souhaits de Noël 42 !

Que cette fête de l'intimité familiale ne soit pas sans écho dans vos cœurs; qu'en ces soirs longs de Décembre, dans vos rêves et dans vos mélancolies, s'éveille et chante votre joie de rester les maîtres de votre peine ! Que naisse votre bonheur de votre blessure: cette paix intérieure promise aux bergers par les anges, et à vous, hommes de bonne volonté, sur terre.

J. Delattre.

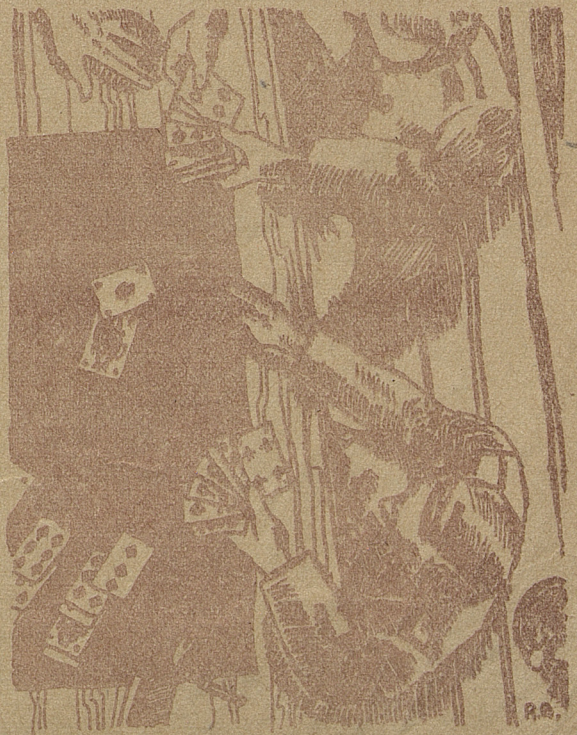
# NOS LOISIRS AU CAMP

Comment passer son temps libre ? Voilà bien une des questions des plus importantes dans la vie d'un prisonnier, qu'il soit au camp ou dans un commando. L'expérience de ces trente derniers mois nous démontre que ce ne sont pas toujours les mêmes distractions qui ont la faveur des P. G., elles ont été surtout conditionnées par les moyens mis à leur disposition. Mais, phénomène assez curieux, avec les mêmes moyens, c'est un certain jeu, et non un autre, pour lequel nous subissons un véritable engouement.

Ainsi, par exemple, en dehors d'une certaine classe, il sera facile de reconnaître un ancien géfeng à sa science du bridge. Déjà la seule de guerre avait familiarisé la plupart d'entre nous à ce jeu, mais durant les premiers mois de la captivité, cela tenait du délire. Toutes les tables étaient encombrées de joueurs que les repas dérangent à peine. Nous avons connu des camarades, qui, à leur arrivée au camp, ne savaient rien à cette science, au bout de six mois tenaient le soir après l'extinction des feux de longues conversations sur la méthode Guberson l'annonce Albaran, ou sur les avantages du contrat. Dans une même baraque un tournoi duplicate réunissait vingt ou trente équipes. Par contre le poker ne fut jamais joué que par une minorité, comme la belotte qui triomphait durant l'autre guerre, ne connaissait que quelques joueurs. L'été 41 vit à peine diminuer cette passion. Bien que le terrain des sports fut aménagé, en dehors de quelques matches et fêtes sportives, il n'y eut rien de particulier à signaler.

L'événement important prit naissance vers l'automne de cette même année. Nous ne savons pas qui eut le génie d'inventer le groupement régional, ni quel fut le premier. Mais du même coup le camp se trouva formé en une république avec sa chambre régionale, son président. Et les rivalités, les discussions, les ambitions se trouvèrent déchaînées, on ne pensait plus à rien d'autre qu'à la légalité du vote proportionnel ou représentatif. Il ne fut plus pris de décision importante sans avoir réuni le conseil régional. La démagogie de quelques uns, les ambitions de quelques autres furent agréablement commentées. Et l'hiver passa.

Le printemps et l'été amenèrent la frénésie du football, mais compliquée de la passion régionale. Chaque groupement eut son ou ses équipes. Leur sentimentation sans bien des renoncements, des camarades jugèrent suffisant d'avoir le droit de s'inscrire dans le groupement correspondant. D'autres prirent la nationalité régionale de leur femme, de leur père ou de leur concubine, ou plus simplement se firent acheter à coups de biscuits. Le moindre match amenait tout le monde sur la touche où les supporters donnaient de la voix. Le tournoi ou la coupe firent passer le temps à une vitesse vertigineuse. Mais le football faillit dépasser le groupement régional, tout le monde vou-





lut jouer: on vit des matches épiques les édentés contre les D.U., la Croix Rouge contre les rutabagas, ou les pluches contre les vétérans.

Le bridge était mort ou presque, joué par quelques conservateurs. Par contre les échecs firent rage, car il existe toujours des gens calmes qui préfèrent rester assis devant une table, mais ce fut la distraction d'une minorité.

Certainement il était nécessaire de trouver du nouveau. Les Lyonnais, depuis un ou deux mois avaient installé un boulo-drome, tout le monde les avait vus jouer. L'Anjou-Val-de-Loire installa le sien dans le coin opposé du terrain de sport, la pétanque se jouait un peu partout, les équipésnaissaient à vue d'œil, en fin de compte, tout le monde savait jouer aux boules. Mais personne ne voulait avoir l'air d'un nouveau, le vocabulaire servait de pierre de touche, aussi fut-il vite appris: "ça se prend", "dans ton jardin", "elle dégueu-

le", malheureusement cela ne donne pas l'adresse. Qu'importe, avec de la chance, tout arrive. Et les tireurs prenaient des attitudes, visaient, et à chaque coup, manquaient de fracasser le crâne des spectateurs, les parテナires criaient: "la même sans lever la main". Les Fanny sont plus rares qu'elles ne devraient l'être, ou peut-être tout le monde joue si mal ou si bien.

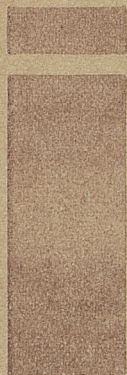
Nous vîmes bien arriver des jeux extraordinaires de quilles, en particulier "le traquet" importé par le Gaves-Adour, mais sans succès. Le Nord joue bien au palet, mais cela lui est strictement réservé. Non la saison d'été: août et septembre 1942 aura été sous le signe du jeu de boules.

Et nous voici à l'entrée de l'hiver, qu'allons nous trouver? Quelle seront nos distractions?

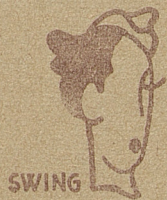
Elles s'imposeront d'elles mêmes, par la nécessité d'occuper nos loisirs. Et qu'importe que ce soit ceci ou autre chose, pourvu que le temps passe le plus rapidement possible et nous rapproche sans trop nous en apercevoir de ce que nous désirons tous: notre libération.

J. Nicolard





AUREOLE.



SWING

# LA MODE.

es collis, la cuisine, les lettres, la lecture, les jeux, les sports, la lessive et le raccomodage se partagent toujours, entre autres, nos loisirs quotidiens. Et la mode, mes chers camarades ? La mode tient-elle un rôle dans notre vie monotone ? Un prisonnier s'intéresse-t-il à son costume ? Cherche-t-il à paraître "chic" ? Evidemment non, auriez-vous répondu autrefois. Qui d'entre nous, en effet, a jamais entendu un ancien "Gue fangue" de la "dernière" raconter des anecdotes à ce sujet ?... Nous allons voir qu'il n'en n'est rien, et constater une fois de plus, que toutes les activités se trouvent dans un camp de prisonniers.

Observons, par exemple, le dimanche à l'heure chic, entre 11 h. et 11 h. 30 l'avenue des Peupliers, ou le soir entre 4 h. et 5 h. le terrain des Sports. On y remarque sans peine que notre uniforme est d'une variété affolante. Chacun de nous se distingue de son semblable, qui, par le calot, qui, par la chaussure, et même la veste et le pantalon.

Passons en revue les diverses pièces de notre appareil vestimentaire et tâchons d'en dégager la tendance.

**Les Chapeaux.** - Le képi perd beaucoup de sa vogue. Après une offensive massive l'hiver dernier, les modèles "Douanier" et "Hollandais" ont complètement disparu. Le calot reprend de plus belle. Le petit jeune homme "Swing" portera sur une chevelure abondante et frisée le calot kaki "coupe serbe" ou mieux "coupe officier". Le calot anglais conserve toujours quelques adeptes. Cette coiffure se porte penchée fortement de côté, la porter droite serait faire preuve d'un manque absolu de chic. Le fin du fin est évidemment le baret basque, mais il n'est pas donné à tout le monde !

Remarqué en passant sur la tête de quelques-uns un baret porté "en auréole" du plus agréable effet.

Enfin à l'intérieur, il est très chic de glisser négligemment le calot dans l'épaulette. La symétrie en souffre; il faudrait, pour rétablir l'équilibre, porter l'identique sur l'autre épaule.

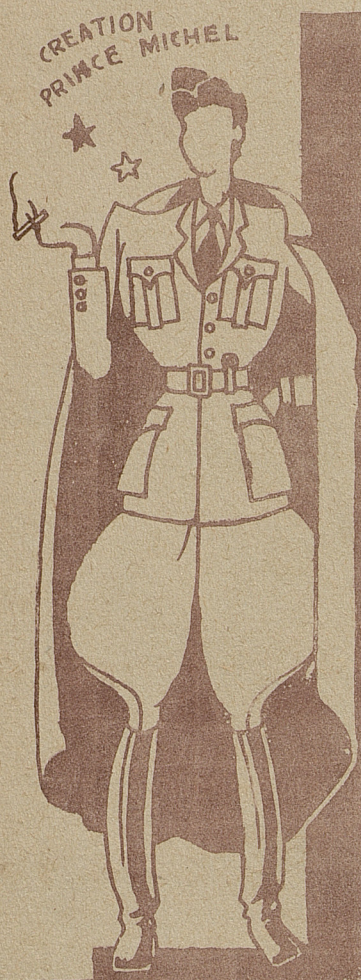
**Les Chaussures.** - Venue de commande, où le cuir de cou-fois est assez bon marché, la sandalette très décollée, tout cuir, a connu cet été une vogue extraordinaire. Elle a succédé au soulier "cycliste" dont le stock a été vite épuisé. Des mauvaises langues ont déclaré que l'esthétique y eut gagné par le port de chaussettes même reprises. Passons, et retenons seulement le côté pratique de ces objets; la mauvaise saison et les restrictions nous ramènent, hélas, à la pauvre élégante mais chaude galoche. Quelques privilégiés ont pu obtenir des chaussures "à l'aigle" à tige de bois, ou possèdent encore des chaussures "personnel-

GOLF.  
MODELE  
"PROLONGE"

GILET - COUVERTURE



HIVER



TYPE PRESIDENT D'AMICALE

★  
R.B.  
★

les " qu'ils promènent avec fierté.

**Vestes et Pantalons.** - Adieu blouson anglais, si recherché ces mois derniers ! C'est une veste "officier" qu'il vous faut, élégant guéfangue, si vous voulez avoir l'air " à la page ". Elle vous permettra de mettre en valeur votre chemise en popeline kakie à col tenant et votre cravate fantaisie en laine ou en soie. Un pantalon de même teinte, au pli soigneusement repassé, large sans exagération, complètera avec distinction votre tenue hivernale.

Ah ! Qu'il est loin déjà, mes chers Camarades, le temps des shorts si suggestifs des chaudes journées du mois d'août. Le "Parc des Sports" ne voit plus ces étalages de viande, la seule, avec celle de conserve, qu'il nous fût permis de contempler au cours d'un été indulgent. C'est la revanche des maigres et des mal fichus ; sous une longue capote à larges revers, ils peuvent dignement, entre deux coups de sifflets, arpenter au pas cadencé l'Allée Centrale où soufflent tour à tour le foehn humide ou l'aquilon glacial.

Profitons de l'occasion pour conseiller à ceux qui n'ont jamais froid de sortir de leurs innombrables musettes, sacs, caisses et cartons, un ou plusieurs de ces chauds pull-overs à col montant, ceci leur évitera pour le moins un de ces fameux rhumes qui les attend traitreusement embusqué aux coins éventés des baraques et économisera les nourrissantes pastilles de notre bon chef toubib. Il faudra prendre de préférence ce chandail de couleur foncé et ajouter pour l'extérieur un cache-nez de même laine. Signalons aussi la petite jacquette de dessous en gros drap gris ou beige dont la vogue est en rapport avec le bas prix. Mais soignez donc votre coupe, mes chers Camarades !...

**Fantaisies.** - Lancés par nos artistes des groupes régionaux, les écussons des provinces ont un succès fou, ils se portent cousus sur l'épaulette, souvent aussi en place de décoration ( si l'on pouvait confondre ! ). Ils sont peints de couleurs vives, ou mieux (chic du chic) brodés.

On arrive à être d'une jolie force, et après 10 leçons, si vous avez une bonne mémoire, vous pourrez distinguer l'Andorre de la Saintonge. Il y en a qui n'en sortent pas, et tout ce mélange d'oiseaux baroques, de poissons bicornus, de tours penchées, d'ailes de mouches, surchargés de bandes colorées et de fleurs de lis en tous genres, leur cause des cauchemars effrayants ( On signale un cas de folie à la 26 B ).

Enfin à la suite de nos dévoués Toubibs, menons campagne contre le disgracieux tatouage, déplorons la tendance à faire disparaître de nos cols la note chatoyante des écussons de régiments, et constatons que les galons brillent souvent par leur absence ; tout s'use !...

Au camp donc, mes chers Camarades, la mode est en plein développement, et, après l'Exposition des Provinces, que diriez-vous d'un défilé de mannequins ? !...

Pierre Jarry.

# REVE BLANC



La neige à flocons blême tombe,

Tombe, tombe en vols tourbillons...."

Il a neigé, il a neigé, pendant tous ces jours de Noël; grises baraques et ternes pelouses ont revêtu sans crier gare leur immaculé camouflage....

Et il neige encore cette nuit. De mon lit par la fenêtre aux volets non clos, je devine dans le clair obscur la danse sympathique des blancs flocons....

O neige, belle neige, quel beau souvenir tu réveilles en mon coeur, tandis qu'en la triste baraque mes yeux se ferment....!

Drrrrininin.... Quoi ? Ah ! Oui: 5 heures; dimanche; je vais " au ski ". Pourtant, on est si bien au lit. Allons, ouste, debout. Toilette rapide à l'eau froide; ça réveille ! Et vite équipons nous: les pantalons norvégiens bleu marine, les bandes aux chevilles, ( une entorse est si vite arrivée ); les deux paires de



chaussettes en laine grasse, les gros souliers bien graissés de lavelle. Voilà pour le bas. Et maintenant, le chaud pull-over à col boule, le blouson imperméable. Oh sont donc mes moufles, mon cache-oreilles, mes lunettes de soleil ? Ah, les voilà, près de mon sac tyrolien bien bourré. Mes skis attendent sur le palier, soigneusement frottés. Prêt ? Oui. Alors la clef sous la porte, et en route, sac au dos, skis sur l'épaule. Adieu pour un jour à la petite vie monotone et laborieuse. Les étoiles palpitent dans le grand silence Il fera beau.

Sur la petite place de St Genix, à la lueur des réverbères, on s'affaire déjà autour du car. Voilà André,

mon ami de toujours, Malou, Claudette, dans leurs costumes sombres et leurs écharpes bigarées. "Bonjour tous! - Bonjour ! En forme ? - Bien sûr, mais j'ai sommeil !" Et les bouches s'ouvrent largement dans des baillements sonores. Les skis sont hissés sur le toit du car. On s'installe. On part, direction Chambéry, par le tunnel et les gorges.

Trajet monotone dans l'aube grise. A sept heures et demie, nous voilà dans la capitale savoyarde. Nous longeons le vieux château des Ducs de Savoie dont le haut donjon se découpe sur le ciel pâle. Voici "les Portiques" centre élégant de la ville où on exhibe, surtout le soir les équipements de haut luxe ( pantalons "fuseaux" gris perle, ou souliers "Alais"). Voilà "Les quatre sans cul", cette vieille fontaine où quatre demis éléphants ( sans c...) crachent l'eau par leur trompe. Voilà enfin la place de l'Hotel de Ville, où de nombreux cars, croulants de skis, attendent les retardataires pour le grand départ. Une demi-heure d'arrêt, le temps de prendre un petit déjeuner au "Café de Paris" ( car les ventres sont encore vides! ).

Huit heures! Nouveau départ. Cette fois c'est la montée au paradis! Tout le monde est bien réveillé, et l'envolée est joyeuse. On chante, on rit, la vie est belle. On aborde les premières rampes de la montagne, dans un



brouillard léger apparu en quelques secondes. Devant nous derrière nous, c'est une véritable caravane qui s'étire le long des lacets d'une route en parfait état: cars de tous calibres et de toutes les couleurs, voitures particulières, avec des skis fixés sur les ailes avant, pointant vers le ciel comme des dards. La première neige apparaît au bord des talus, d'abord timide, cachée dans les coins d'ombre, puis plus effrontée. Encore un quart d'heure et elle osera même venir recouvrir la route d'une mince pellicule. Mais voilà que, tout à coup, là, au détour, le soleil a surgi. Le brouillard finit brusquement. Nous sommes libres dans l'air dégagé: ah! que c'est beau! Tout près de nous d'abord, des champs immaculés à paillettes d'argent scintillantes; des palissades, des buissons, des arbres, transformés en autant de savantes et délicates dentelles. Et plus loin, tout autour des cimes, et encore des cimes, dans une harmonie parfaite de teintes: blanc-bleuté de la neige, noir des sapins, bleu intense du ciel. Le monde d'en bas a disparu englouti sous une mer de nuages qui s'étend, moutonneuse et blanche, là-bas loin, jusqu'à l'horizon que ferment d'autres sommets bleutés. Nous sommes dans un autre monde, un monde merveilleux où tout est grâce, sveltesse et pureté.

Enfin, voici le col de Flainpalais, et bientôt le terminus des voitures. Il se devine de loin, le terminus: imaginez un long ruban de 3 ou 400 véhicules, des cars surtout, le nez de l'un collant au derrière de l'autre. Pas trop de désordre pour tant, car on a installé un sens unique.

Ouf! On descend, on s'étire, on décharge les skis. "Où sont donc les miens, bon sang? - Ah! Vous êtes bien pressé, vous!..." Se chauffer, passer les moufles, c'est l'affaire d'un instant. "Tu es prête, Claudette? - Ah, non, je m'empêtre dans mes fixations!" Un petit coup de pouce: ça y est. Déjà tout le monde est parti, isolément ou par petits groupes. Me voilà seul avec mes trois camarades. Allons-y





La neige est bonne, une belle neige poudreuse qui s'envole sous les spatules. Nous avançons à grands pas glissés, sur le terrain plat qui mène à la piste. La voici: un vaste plan incliné blanc, bordé de sapins noirs, avec au fond, un replat. Quelque chose d'idéal en somme pour débutants. Et sur cette page d'hermine des fourmis noires qui dévalent en flèches, en tous sens, se croisant, s'arrêtant, repartant, ou bien décrivant des courbes savantes.

Allons ! Tout droit pour la première descente, pieds joints, genoux légèrement fléchis, buste en avant, bâtons dont les pointes frôlent la neige, unie lisse, tassée, dure comme une route. Comme c'est bon: l'air siffle aux oreilles, l'haleine est presque coupée, mais les genoux sont souples, l'équilibre sûr. Quel délice....!

André arrive avant moi au fond. Puis voici Malou. Mais Claudette ? Ah, la voilà là-haut, à mi-pente; elle est visiblement en train de chercher sa jambe gauche, dont le ski lui passe derrière la tête ! Ah, elle se redresse. Plouf ! elle tombe, encore debout, encore par terre. Enfin, elle repart, blanche et noire, laissant dans la neige une belle "baignoire".

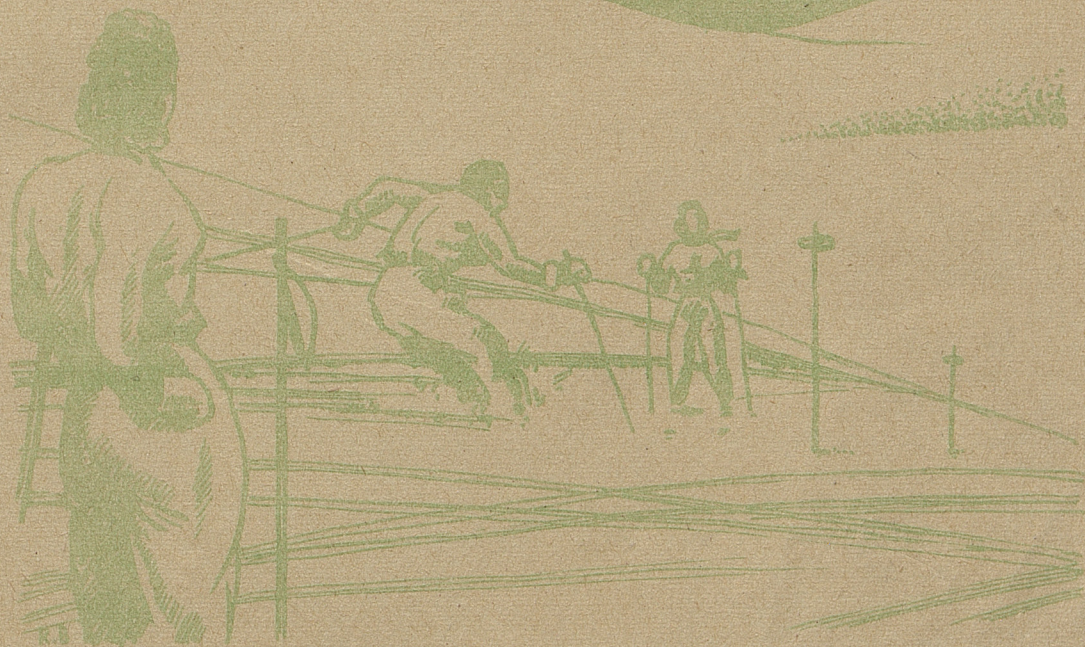
Après la descente, la remontée. C'est moins gai. Il y a bien un remonte pente, mais c'est pour les paresseux seulement. Nous préférons être sportifs jusqu'au bout. Chacun remonte à sa manière: qui faisant de longs lacets, qui de côté, qui abordant la pente de face avec

les skis à l'équerre. Et pendant tout le trajet, des bolides qui vous frôlent, des timides qui s'éloignent prudemment, des maladroits qui viennent à genoux vous rendre hommage.

On arrive au haut suant, soufflant ! Mais quelle belle récompense de plonger à nouveau dans la pente, trois fois, quatre fois, ... dix fois...

Mais il faut bien varier le jeu. Un peu de slalom à présent. Six bâtons feront les "chicanes". Je pars: le premier virage se fait bien, le second aussi; au troisième me voila un peu déporté; et au quatrième, patatrac je laisse sur la neige les traces de mon postérieur, André, lui, est un virtuose: il passe toutes les "portes" sans encombre, dans un poudroinement argenté. Nos deux camarades se lancent à leur tour hésitantes et crispées. Au premier virage, quelle salade de bras, de jambes, et de bois...! Nouveaux essais, nouvelles chutes, nouveaux rires ! D'autres skieurs viennent profiter de notre installation pour nous donner une leçon: il faut les voir se faufiler entre les bâtons, rapides, le corps harmonieusement fléchi, avec le minimum de gestes, tels des truites entre les cailloux d'un torrent. Quand donc atteindrons nous leur classe...?

Mais il est 11 h 1/2. Les jambes commencent à se lasser, les ventres crient famine. Assez pour ce matin. Retournons vers les restaurants. Ils sont là cinq ou six vieux chalets transformés, ou constructions nouvelles



gardant néanmoins une rusticité toute montagnarde. De nombreuses tables ont été dressées en plein air, car, en cette saison, fin février, il fait chaud déjà. Et le soleil est si bon. Quand nous arrivons, toutes les places sont prises, alors que sur les talus de neige voisins, se dresse une véritable futaie de skis séchants et de bâtons surmontés chacun d'une noufle. A l'intérieur, même affluence. Nous voilà tout de même installés. Des vernouthis bien frais nous sont apportés par le garçon (un garçon en "fuseaux" et gros souliers, comme tout le monde). Et c'est à belles dents que nous dévorons ensuite les repas abondants tirés des sacs. A beaucoup de tables on fait comme nous. Pourtant, à d'autres, on s'est installé les mains vides et on a commandé le repas du jour, dont le menu est ma foi bien tentant, et bien "couleur locale" : Jambon cru, saucissons "maison", beurre frais - Omble - chevalier ( la plus fine truite du monde ) - Gratin dauphinois - Bécasse flambée - Tome de Savoie - Oeufs à la neige - Gâteau de Savoie -, le tout arrosé de vin d'Aprémont et de Maréchal. Les dents de loup s'en donnent à coeur joie. Les conversations deviennent de plus en plus animées, les rires de plus en plus sonores. Un bon café (un vrai!), une Chartreuse, une cigarette. Nous voilà retapés ! Quelle douce béatitude alors, dans la tiédeur bleue de la salle. On resterait bien là des heures... Mais non: dehors le soleil brille, il faut en profiter. Avant de partir, quelques photos devant le chalet: "re fresse-toi, Malou, prends un air héroïque! Là. Et maintenant où allons-nous? Nous avons fait assez de piste ce matin. Que penseriez-vous d'une ballade en forêt? - Bien sûr!"

Nous laissons la grosse foule des skieurs dont quelques-uns exhibent leur torse nu, et nous nous engageons sur le chemin qui nous conduira au Revard. Nouvelle façon de concevoir le ski. Nouveau délice: En effet, la route que nous suivons s'en va à travers bois, à travers un bois de sapins magnifiques, encore tous chargés d'une épaisse pelisse blan-



che. - Qui n'a pas admiré un sapin sous la neige? - Le soleil joue à travers tous ces arbres, donnant à l'ensemble un relief impressionnant; et jetant de çà, de là, des taches d'or sur le sol bleu. Nous avançons lentement, car la pente, sans être forte, est sensible. De temps en temps nous faisons halte. Halte pour regarder ce bois avec des yeux plus grands, pour respirer cet air si capiteux, pour écouter ce silence, oui, écouter ce silence, car, qu'est ce que le silence d'une forêt sous la neige, sinon ce murmure indéfinissable de la brise, ce choc mat d'une plaque de neige se détachant d'une branche... Puis nous reprenons notre route, silencieux nous aussi, car nous sommes émus par toute cette beauté un peu mystérieuse.

Une heure de marche nous conduit à l'orée du bois. Nous retrouvons le soleil, et c'est pour jouir aussitôt d'un nouveau spectacle: nous sommes au faite de la montagne, et là-bas sous nous, à quelques 1100 mètres plus bas, c'est le miroir bleu du lac du Bourget dans son cadre de montagnes. Quelque chose de grandiose et de vertigineux et toujours ces mêmes teintes entre blanc doré et bleu-roi, que nous retrouvons partout. À droite ce sont les premières pentes du Revard, avec, comme à la Féclaz, leurs fourmis affairées. Allons boire un grog brûlant à l'hôtel du Téléferique, téléphérique qui nous arrive d'Aix en une seule portée de câble de 1600 m. Dans le restaurant une foule pressée, comme à la Féclaz, mais

foule peut-être plus élégante, plus snob, plus cosmopolite aussi. C'est que le Revard est une station à la mode...!

Le retour sera une longue glissade en pente douce, silencieuse et grisante dans la lumière orangé du soleil couchant.

À la Féclaz, le car nous attend. Tous les caravanes sont là, le teint balé, les traits un peu tirés peut-être; mais sur tous les visages, quel air heureux...! On range les skis, on prend place. Départ. La caravane du matin se reforme en sens inverse, mais plus serrée, car tout le monde rentre à peu près



à la même heure, c'est à dire à la nuit tombante. Et la lente descente se poursuit, avec ses crissemments de cricins, ses arrêts, ses clignements de phares, ses coups de klakson, ses jurons parfois...

A St Jean d'Arvey, nous stoppons quelques minutes, le temps d'aller faire un ou deux tangos au dancing archi-comble. C'est un peu une danse d'ours qu'effectuent tous ces garçons et filles en gros souliers et pantalons épais.

Et ce sera le retour dans la nuit, ses chants, ses blagues, ses assoupissements aussi, et même peut être... ses baisers dans le fond sombre du car...

Pendant la moitié de la semaine, on pensera encore à ce beau dimanche. Pendant l'autre moitié, on organisera la prochaine sortie...

"Soldat, lève toi,

soldat lève toi bien vite...!"

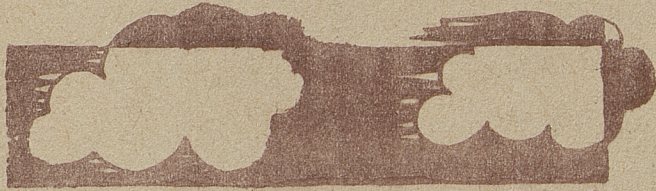
Quoi ?? Ah oui ! Le paillasson au 3°, le voisin qui ramue, la baraque 22, Siegenhain...! Hélas, hélas !... C'était un rêve, un joli rêve, un rêve bleu, un rêve blanc...

Guy Christian.

Illustrations de R. Boultchin



## SOUVENIRS DE COMMANDO.



# AVEC LE SOLEIL POUR TEMOIN...

Nous quittâmes notre commando un beau matin de Mai 41.

Après neuf mois d'habitudes durement acquises, les trois cents terrassiers que nous étions se trouvèrent transportés d'abord à Erfurt, et ensuite, par petits paquets, dans différents commandos de culture.

Issus du Stalag IX C, nous passions locataires du IX A.

La troupe théâtrale et l'orchestre, constitués pendant l'hiver, se trouvèrent dispersés, et les instruments restèrent tout naturellement en possession des musiciens, sauf un hélas ! dont personne ne voulut.

C'est ainsi que nous arrivâmes d'abord à Marbourg, puis, de là, dans un village des environs, avec une batterie de jazz complète, dont nous ne savions que faire !

Nous étions, mon ami Lardin, deux autres camarades et moi, bien embarassés de ce fardeau supplémentaire, qui éveillait sur notre passage bien des curiosités, mais aussi, je dois l'avouer, d'ironiques sourires.

A peine arrivés à l'entrée du village qui devait profiter de notre labour, une nuée d'enfants fit d'abord la haie, puis nous emboîta le pas, espérant sans doute un air de musique, ou, peut-être un spectacle de cirque de qualité.

Les maisons étaient presque toutes décorées de fresques naïves et souvent charmantes. Cela nous donna un instant la magnifique idée que peut-être nous serions employés, tout au moins deux, à en faire de semblables et à donner libre cours à notre imagination. Nous fûmes détrompés rapidement.

L'accueil de la quinzaine de camarades constituant le IO95 fut cordial, et, l'arrivée de notre batterie déclencha l'enthousiasme. L'un d'eux en effet possédait un petit accordéon, dont il tirait des sons épouvantables, au grand désespoir de Lardin, pour qui, cet instrument bien manié était déjà un supplice.

Nous fûmes soumis dans la soirée au choix des cultivateurs du village, qui parurent perplexes à l'énoncé de nos professions. (Il y avait un ingénieur, un décorateur, un employé de banque et un industriel)

Je n'étais pas rassuré quant au résultat du contact, car j'avais, et j'ai toujours, une peur irraisonnée des vaches. Le pauvre Lardin avait en plus, peur des chevaux, ce qui me rassura un peu. L'inquiétude qui se lisait clairement dans ses yeux me rendit quelque courage.

Après m'avoir choisi sans conviction, mon nouveau patron m'emmena à sa ferme où, après m'avoir posé quelques questions, il me mit en face d'une omelette au lard à laquelle je fis un sort rapide.

De retour au commando pour la nuit, nous échangeâmes nos impressions et un vent d'optimisme se leva parmi nous.

Notre emploi du temps du lendemain fut moins agréable et justifia pleinement l'inquiétude que nous avions ressentie...

Je me souviendrai longtemps de l'accueil des vaches et des chevaux !...

*Roger Bouterin...*

# Hum



le joueur : Carreau...  
 la vache : ah! si c'était du trièfle!



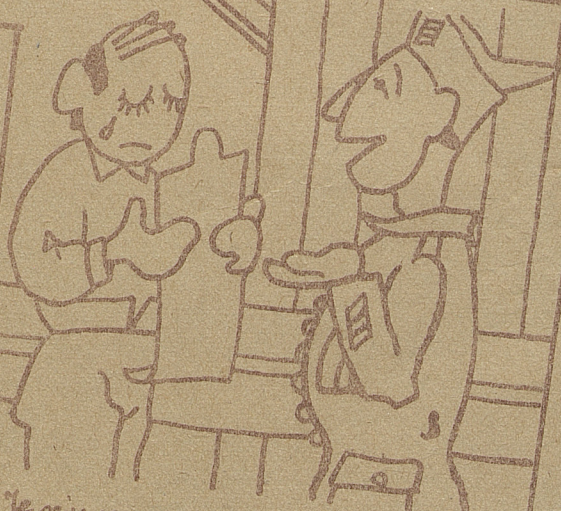
- Hé les gars! vous allez à la bêche?!

## Relativité...



- Comme le temps passe vite!  
 - Ouï, on a l'impression d'être là seulement depuis 10 ans!...

## Mots défendus.



- Je n'y comprends rien! ma femme me dit qu'elle a passé ses vacances dans le chef lieu d'un département dont l'ensemble est synonyme de cheval...

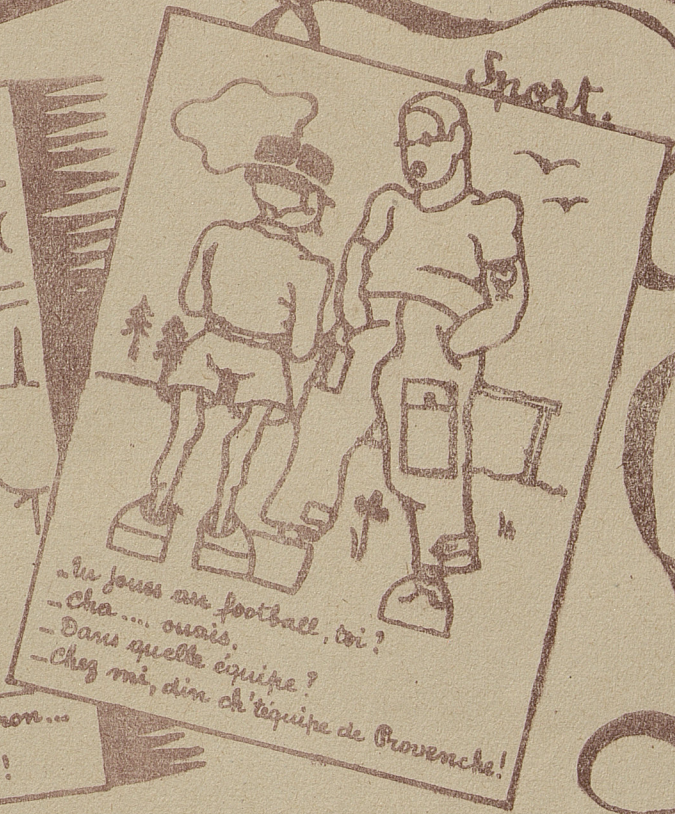
- Pourq (ain), pardi!



ouu



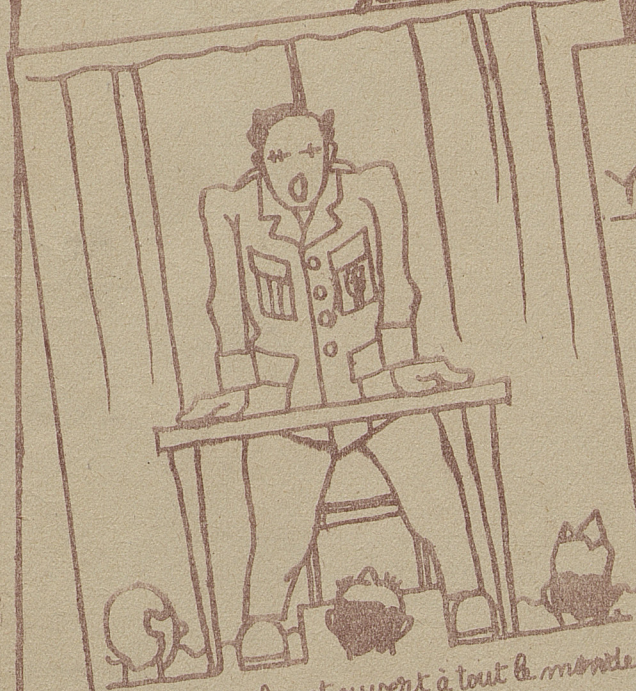
- J'ai envoyé une diquette à mon patron...  
 - Et qu'as-tu reçu?  
 - Viens, parodié: une boîte de singe!



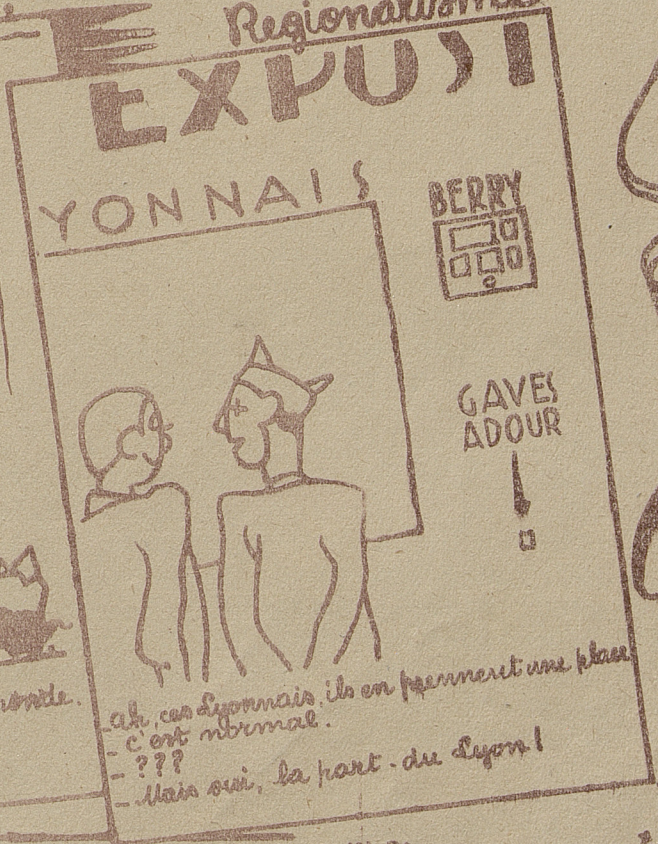
- Tu joues au football, toi?  
 - Cha... ouais.  
 - Dans quelle équipe?  
 - Cheg mi, din ch'equipe de Provence!

Geometrie.

Regionalisme.



- Le cercle est ouvert à tout le monde.  
 - C'est pas un cercle, alors!!



- ah, ces Lyonnais, ils en ferment une place  
 - C'est normal.  
 - ???  
 - Mais oui, la part du Lyon!



## Les Livres

Le cortège bariolé des livres apporte au prisonnier un secours toujours plus fidèle et toujours plus recherché... A mesure que les années passent, leur troupe grossit sur d'inégales étagères à la tête des lits. Là de gros volumes écrasent de leur panse dorée de pâles et modestes brochures; là, en habit rutilant, un livre d'art conduit un bataillon d'uniformes jaunes et noirs, ici, s'entassent d'innombrables petits romans dépenaillés et maculés de graisse... Tous, ils apportent à celui qui les a reçus une consolation, un divertissement, "une évasion sans risques".

La dérivation à l'ennui que nous procure la lecture, nous l'avons connue dans les longs mois d'hiver de la "drôle de guerre", et nous l'avons comprise dès les premiers jours de notre captivité. Dans les prairies où nous campions alors, comme dans les tentes de l'été 1940, la faim et le dénuement le plus complet reléguaient, sans doute, au dernier plan toute préoccupation intellectuelle. Et cependant, déjà le besoin du livre se faisait sentir... Il me souvient d'avoir déniché un Jules Verne dans une bibliothèque du collège d'Avesnes dans la cour duquel nous étions parqués... Maigre butin ! mais précieux tout de même à une époque où un Alain se troquait contre les aventures des Pieds Nickelés un Almanach Vermot contre un Giono... On lisait n'importe quoi pour emplir les longues premières journées de captivité.

Quelques mois plus tard le but de la lecture put s'élever, les livres ne manquèrent pas. La lecture ne fut plus seulement le passe temps nécessaire, elle devint pour certains le moyen de se cultiver, de s'élever intellectuellement; elle enrichit d'idées et de pensées les esprits curieux.

...Mais il n'est pas permis à tout le monde de s'évader en lisant "l'imitation de Jésus Christ"... et les classiques sur les hauts rayons de la bibliothèque dorment dans la poussière. Les livres que l'on se passe avec force engageants éloges, ce sont des romans policiers, des romans pour madinettes aux fadaïses toujours les mêmes, ou des récits d'aventures. Le prisonnier n'aime pas les histoires compliquées, il ne veut pas se fatiguer à dénouer les fils d'intrigues d'une psychologie trop subtile, il a horreur des livres longs. On admire le courageux qui s'est plongé dans le "fleuve" de Margaret Mitchel, en espérant que la libération arrivera avant la 800<sup>e</sup> page. Que demande au livre le prisonnier qui après une journée à l'usine, retrouve le soir un commando éternellement le même ? Il veut que le récit l'entraîne, sans grands efforts, loin dans l'espace ou dans le temps, vers les libres gauchos des immenses pampas ou aux côtés des chevaucheurs étincillants des romans de cape et d'épée ou des héros de la petite histoire. Comme le "bourgeois" confortablement calé dans son fauteuil, lit un roman policier pour se donner le frisson de la peur, le prisonnier, immobile et vaincu, recherche les visions fantastiques, les aventures extraordinaires où l'imagination se complait. Bien beau si ce ne sont pas des récits d'une sentimentalité "bébête", d'une psychologie enfantine, et d'un goût comme d'un français doux.

Quelqu'il soit cependant, le livre a atteint son but, s'il apporte quelques instants d'oubli et de joie au prisonnier, et si son lecteur, dans l'atmosphère bruyante des baraques ou le refuge relatif du "lit-cage", peut s'isoler et trouver, pour quelques instants, ce bonheur dont parle Voltaire :

" Du repos, un rien, de l'étude,  
Quelques livres, peu d'ennuyeux  
Un ami dans la solitude,  
Voilà mon sort, il est heureux."

J. Le Blanc.

# THEATRE

Le 8 Novembre la troupe du G.A.Z. sous la direction de M. Huc nous a présenté " Noix de Coco " amusante comédie où un homme cherche son bonheur malgré les coups du sort.

Grâce à M. Ledoux qui tenait le principal rôle (Lou-lou) et qui est un très bon comédien, tour à tour amusant puis émouvant, nous avons passé une très bonne après-midi. Gonzales dont c'était le début dans la comédie, dans le rôle d'Antoine ne réalise pas tout ce dont il est capable. Quiqueret, toujours en progrès campe un Jusserand amusant. Lacroix dans le rôle de Salvador, et Henry dans celui de Colleville ont fait ce qu'ils ont pu.

Pour les rôles féminins: Beau dans celui de Caroline tout en jouant bien ne nuance pas assez. Alavoine dans celui de Fernande et Lessage dans celui de Natalie sont excellents. Et Larière dans celui d'Angéle nous a très agréablement surpris.

Très bons décors de Bouterin, en particulier au dernier acte un petit coin de bibliothèque qui nous rappelle bien le " chez soi "...

Dans l'ensemble un peu plus de rapidité et un jeu de scène plus fourni, n'auraient pas nuï. Quoiqu'il en soit on ne peut que féliciter M. Huc de son constant effort pour distraire ses camarades.

# MUSIQUE

Nous eûmes le plaisir d'entendre le 12 Novembre, au cours d'un concert de musique de chambre organisé par M. Laurent King :

En premier lieu, le Concerto en Si mineur de Hœndel pour Alto tenu par Allaert, accompagné à l'harmonium par Rybère, qui firent valoir toutes les qualités de cette oeuvre.

Un morceau de virtuose pour clarinette de Messager, tout de grâce et de clarté, joué par Floctel accompagné au piano par Causse.

Puis la Symphonie Espagnole d'Edouard Lalo pour violon ou M.L. King avec son talent habituel nous fit admirer les lignes d'une mélodie toujours très belle, qui tantôt nous berce, puis nous emporte par son rythme siplein de chaleur et de vie, M. Causse l'accompagnait au piano.

La Cathédrale Engloutie de Debussy suivit, jouée au piano par M. Causse, éveillant en nous tout un monde d'imagination et de sensations.

Et pour terminer, une mélodie pleine de pureté, d'émotion et d'élégance: la Sonate en La majeur de Gabriel Fauré interprétée par Vialotte au violon et Causse au piano.



VUE PAR R. BOUTERIN.



# IL NEIGE...

La neige tombe, tombe, tombe,  
Dans un mouvement, très doux, très lent  
Et moule à la terre une tombe  
Sous un suaire blanc... blanc.

Où sont les fleurs et les verdurees,  
Le gai soleil, le blond été,  
Les ruisseaux aux frais murmures  
Les femmes aux rires enchantés.

Où sont les aubes parfumées,  
Où sont les crépuscules d'or,  
Et berçant le jour qui s'endort  
Où sont les étoiles aimées ?

La neige tombe, tombe, tombe,  
Dans un mouvement, très doux, très lent  
Et moule à la terre une tombe  
Sous un suaire blanc... blanc.



*H. de Guérin.*